

# Journal de la campagne 1914-15 du Caporal Argouarch Kleber blessé le 23 août à 9h du matin au sortir du village de Messain en Belgique.

4 août : Déclaration de guerre

8 août : Départ de Brest, sentiments patriotiques du peuple dans les différentes gares du parcourt.  
Du 8 au 22 : marches d'approche.

Le 22 à 10 h 30 du matin : rencontre de l'ennemi, la bataille s'engage aussitôt devant le petit village de Messain en Belgique. Nous occupons la lisière du bois à l'ouest du village.

Après 1/2 heure de fusillade, le capitaine de la compagnie ordonne la charge à la baïonnette. Nous nous élançons sur le village à 11 h et en un rien de temps nous occupons le bas du village.

Je m'engage dans le groupe qui fouille la partie sud-ouest de Messain ; une maison restant fermée nous essayons d'enfoncer la porte sans y réussir, alors par une fenêtre je rentre dans une cabane accolée à la maison. Je fais sauter la serrure de cette cabane, un camarade du dehors enfonce alors la porte d'un coup de pied, d'autres y mettent le feu afin que, s'il y a des boches dans cette maison fermée, ils y soient tous rôtis.

Ensuite le colonel essaie de faire enlever le haut du village à la baïonnette, mais le feu est trop nourri, pas moyen de traverser la rue du haut que les mitrailleuses allemandes ont prise en enfilade. Alors une ligne de feu est établie au sud-ouest du village. Toute la droite de la ligne reste sur le carreau, environ une trentaine de poilus, mais en revanche une section allemande ayant essayé de nous prendre à revers en traversant un champ découvert, il n'y en a pas dix qui en soient sortis, ils ont presque tous mordu la poussière.

Mais peu de temps après une de leurs sections de mitrailleuses ayant contourné le champ en passant sous-bois commence à nous tirer dessus et les balles avec leur sifflement passent environ 1 m au-dessus de nos têtes. Avant qu'elle ait rajusté son tir, nous sommes dans le village. Quelques-uns sont tout de même blessés ou tués alors que la mitrailleuse les crible de balles, mais notre feu la fait taire et alors l'effort se porte sur le haut du village.

La 7ème Compagnie réussit à passer et déloge les Prussiens du haut du village, mais, ayant prêté main forte, mon capitaine a été tué au début de l'action.

Le brave coeur, après avoir enlevé le bas du village, croyant enlever le haut avec la même facilité, avait continué la charge, arrivant le 1<sup>er</sup> à la crête et à la fameuse rue prise en enfilade par le feu allemand. Voyant un Prussien, il le vise de son revolver, mais avant que le coup ne parte, une balle lui traverse la gorge, il tourne et tombe mort.

Donc le village est à nous sauf une maison qui est peut-être à 150 m à l'est, le colonel voyant ça, prend les six premiers hommes qui se trouvent sous sa main et leur donne ordre d'aller mettre le feu à cette maison, ils n'avaient pas fait 10 m qu'une volée de balles parties de la maison les

fauche, 4 sont tués sur le coup. Le 5ème, Le Jean de la 2ème Compagnie, qui était de mon escouade à Coëtquidan, revient avec une balle dans la tête, essaie de se tenir au sergent. Le Gars penche la tête en arrière et tombe mort. Pauvre petit Gars, il me disait : « **Kléber, si je tombe tu sais, il y a 40 francs dans mon porte monnaie faudra les prendre, je te les donne** ». Mais ayant appris sa mort plus tard je ne le revis que le lendemain et il n'avait plus rien sur lui que je puisse porter à sa Maman.

Enfin vers 5 heures l'artillerie arrive, ce n'est pas malheureux ! L'artillerie allemande qui nous bombardait dans le village depuis le commencement de l'action ont vite fermé leur clapet quand les 75 ont parlé. Ce sont eux qui ont fait le meilleur travail à Messain. Nom d'un chien ! s'ils étaient venus au début de la bataille nous les aurions pilonnés. Enfin la nuit arrive, nous sommes maîtres du village et alors arrivent tous les régiments qui s'étaient battus aux environs de Messain.

On rassemble le régiment, on fait l'appel. Dans mon escouade 3 hommes disparus (tués probablement), 1 blessé, le pied cassé par une balle. Alors j'apprends les nouvelles : un sergent de la 2ème compagnie est tué, quelques hommes et le capitaine.

L'ordre est alors donné au 19ème d'occuper le village et de le préparer à la défense pour le lendemain. La 2ème compagnie a l'ordre d'occuper le groupe de maisons situées au sud-est du village.

Moi j'ai ordre d'organiser avec mon escouade le 1<sup>er</sup> étage et le grenier d'une maison (face à l'est). Je monte, nous faisons des créneaux dans le toit et nous mettons des matelas au 1<sup>er</sup> étage et; après avoir fait sauter les vitres, nous faisons la même chose. Puis on s'allonge pour dormir un peu, hélas à minuit 1/2 la fusillade nous réveille aussitôt, nous nous mettons sur nos gardes mais jusqu'au matin rien que des coups de fusils par-ci par-là.

Enfin lorsque le jour eut dissipé les premières buées de l'aube, on se mit à l'observation mais rien. Nous tirons de temps en temps mais l'objectif est peu précis. À 8 heures un avion allemand vient survoler le village. Je lui tire 3 cartouches et les camarades font comme moi mais sans résultat. Nous tirillons encore jusqu'à 9 h lorsqu'on vint nous dire de battre en retraite et que les autres régiments nous avaient quittés depuis 1 heure du matin. Des 400 hommes qui étaient dans le village, nous sommes une quarantaine à en réchapper, une véritable débâcle, l'ennemi étant au nord-est et sud, seule la route de Paliseul nous est libre.

Je m'engage dans le fossé de la route mais à peine sorti du village un feu d'enfer nous accueille. Fusil, mitrailleuse, artillerie, enfin j'arrive à faire 300 m sur la route et je m'aperçois alors que presque tout le monde est fauché et que nous ne sommes plus qu'une cinquantaine. Alors voyant une sapinière au nord de la route à 10 m tout au plus, je quitte la route pour me mettre à couvert sous les sapins mais en passant le fossé je sens comme un coup de fouet dans le côté droit, touché ! que je me dis en moi-même. Je sens alors le sang qui inonde ma poitrine mais j'étais lancé et j'ai la force de me rendre sous les sapins où je tombe et alors je vomis le sang.

Les obus arrivent toujours avec leur sifflement avant-coureur de l'éclatement, mon bidon étant plein je bois de l'eau puis je le remets à ma droite. Je retire mes équipements, place mon sac sur ma tête et à ce moment une balle d'obus vient crever mon bidon.

Dès lors plus d'eau, mais je me sens soulagé d'avoir rejeté ce sang qui m'étouffait, alors je me lève pour essayer de marcher. Chancelant d'abord, j'avance au milieu des balles que les Allemands me tirent du village qui maintenant est en leur possession. Mais ils ne s'avancent pas non plus car les 40 braves qui en ont réchappé sont à la lisière de bois et quiconque vient sortir du village pour nous

poursuivre est fauché. Ils sont donc contraints à faire un mouvement, tournent vers le sud ou le nord.

Voyant le coup, les hommes se retirent et moi ayant réussi à gagner la route à l'abri des sapins, ils me recueillent. Il y a Jean Calvez qui vient me soutenir puis Cloarec qui a une éraflure de balle à la tête. Je marche soutenu par Jean qui me donne de l'alcool de menthe de temps en temps pour me ranimer et me donner des forces.

Enfin nous arrivons à Paliseul où l'on me dit qu'il faut aller à la gare, qu'un train est prêt à partir. Je me traîne encore jusqu'à la gare et là j'embrasse Jean-Louis Cloarec, ils m'aident, je monte dans le train qui part presque aussitôt. Il était temps, de nombreuses balles viennent frapper les wagons qui s'ébranlent lentement.

Je ne sais trop combien de temps je reste dans le train car je souffre beaucoup, nous sommes là entassés les uns morts, les autres râlant.

Enfin vers 3 ou 4 heures nous arrivons à Sedan. Je descends, on me panse et comme la blessure est trop grave pour me diriger sur Reims, l'on m'envoie à la Croix Rouge de Sedan (Hôpital Nassau). Là le docteur refait mon pansement et sur ma feuille marque «**balle rentrée sous la pointe de l'omoplate ayant perforé le thorax, cassé la 4e côte, fait un sillon dans l'aisselle et étant sortie à la partie supérieure du muscle pectoral**». Il repart en ordonnant de me piquer à la morphine si je souffrais de trop. Je passais une nuit sans sommeil, mais calme sans souffrance.

Le lendemain mon pansement est refait, le docteur me dit que ça va très bien vu que mes blessures ne suppuraient pas. Le bruit court que les Allemands vont venir, en effet l'on évacue Sedan, le dernier train c'est le mardi matin à 5 h. Le médecin me déclare «**non transportable**» ayant des craintes que je meure dans le train, alors les quelques blessés restants sont transportés à l'hospice civil à Sedan.

J'arrive à l'hospice à 8h, nous sommes mis dans de bons lits (meilleurs qu'à Nassaux) avec cela nous avons pour nous soigner les sœurs de St Vincent de Paul, de vrais Maman.

Quelques temps après être arrivé j'en appelle une et lui demande si elle voulait bien écrire pour moi à maman. Elle me dit que oui et vint avec une feuille de papier à lettre et une enveloppe. Mais elle avait à peine écrit quelques lignes que les obus commencent à passer en sifflant au-dessus de l'hôpital puis deux fortes détonation se font entendre, ce sont les Français qui font sauter les ponts sur la Meuse.

Alors la sœur étant énervé par tous ces bruits me dit que les ponts étant sautés elle ne parviendrait pas à faire partir la lettre et que ce n'était pas la peine de continuer, qu'elle la terminerait plus tard. Sur ce je me mets à sommeiller la diction m'ayant un peu fatigué.

Les obus continuent à arriver et tombent environs 100 à 200m l'autre côté de l'hôpital, les balles frappent les murs de la rue.

Les blessés arrivent en quantité aussi je suis évacué dans une autre salle, là les sœurs sachant que j'avais que 18 ans 1/2 viennent autour de moi, une me dit même qu'elle remplacera ma Maman. Je pense en moi-même que tu n'es pas remplaçable petite mère.

Mais enfin pour lui faire plaisir je lui dis que oui.

Dans cette salle les sœurs sont aussi dévouées mais le médecin qui me soigne est un oculiste et m'ayant laissé mon pansement 3 jours mes blessures commencent à suppurer. Mais la chance me favorise car mon docteur me reprend échangeant un allemand qui avait une blessure à l'oeil contre moi. De suite il m'arrête ma suppuration et je marche à grand pas vers la guérison, bien soigné toujours gâté par les sœurs ça ne pouvait aller autrement.

Je paris que si ma côte n'avait pas été cassée je n'aurais rien ressenti de ma blessure, enfin au bout de 27 jours je suis debout. Je commence alors à sortir un peu dehors dans le jardin. Des évacuations

pour l'Allemagne se font tous les quinze jours environ mais le docteur allemand ne voulait pas de moi car j'avais une blessure à la poitrine. Puis quand je fus guéri complètement au bout de 2 mois 1/2.

Je me désennuie en aidant un peu les sœurs et en allant à la pêche sur le bord de la Meuse qui passe dans le jardin. J'ai eu attrapé jusqu'à 50 poissons et cela améliore l'ordinaire qui déjà était des meilleurs. Ces poissons étaient tout au plus gros comme des sardines mais c'était très léger et comme nous étions tous plus ou moins malade cela ? (page 31) faisait toujours plaisir.

Mais au bout de quelque temps quand l'hiver vient ainsi que le froid les poissons disparaissent et pour en attraper il fallait pêcher au fond et rester 1 ou 2 heures pour en avoir 1 malheureux. Dès lors étant rétabli le poisson ne donnant plus, je consacre tout mon temps à aider les sœurs, à lire et à jouer (cartes, dames, échec, dominos). Et c'est ainsi que pendant deux mois nous menons une vie de parasite pour ainsi dire, moi étant le plus jeune je suis naturellement le plus gâté et aussi parce qu'étant le plus valide je suis un de ceux qui aide le plus nos secondes mamans (c'est le sens (?) qui convient le mieux je crois à tous ces êtres qui par pur dévouement sans intérêt aucuns qui soignent et font souvent plus de bien aux malades par leur bonté et leur douceur, que le remède médical.) Les sœurs me prêtent des livres et j'emploie beaucoup de mes heures de loisir à lire ces lectures saines et captivantes. L'une d'elle me demande toujours mes impressions et comme ces livres quoique très intéressants (auteur Pierre l'Hermite) ont une tendance à faire pencher les gens du côté de la religion, cela n'enlève pas bien entendu le charme de l'histoire et comme j'exprime à la sœur le désir de lire d'autres auteurs A.Dumas. etc....j'essuie un échec complet. Les lectures commençant alors à devenir rasoir je reprends ?? les jeux de dames, jaquet et notre temps passe. Les fêtes de la Noël et du 1<sup>er</sup> de l'an s'approchent, contrairement à ce qui avait été prédit point de messe de minuit pour Noël cela enlève le charme de la fête, ce jour nous sommes gâtés et bien nourris. La sœur m'a donné le nécessaire pour faire du café et c'est ainsi que je fais le jus à toute la chambrée.

Le 1<sup>er</sup> de l'an se passe de la même façon que la Noël, pour ces deux fêtes je pense beaucoup à toi petite mère et aux frangins qui sont à la guerre aussi. Le soir dans mon petit lit bien chaud mes yeux deviennent un peu humides en pensant qu'il doit être encore bien loin ce jour qui nous réunira tous 4 auprès de cette maman chérie.

Ces fêtes passées nous continuons notre train de vie heureux à l'hospice pendant que les camarades se gèlent dans les tranchées et digèrent peut-être moins bien que nous pruneaux des Allemands.

Mais notre catastrophe approche, le 10 janvier un médecin vient nous voir (il n'y était pas venu depuis 5 semaines), aussi nous nous doutons de notre sort. En effet il passe dans la salle et fait une liste bien entendu je suis bon moi qui est guéri depuis deux mois et qui a plutôt la figure d'un bon vivant que d'un malade et l'on nous dit que ce sera pour le lendemain ou le surlendemain. Dès lors je me mets à t'écrire une dernière lettre petite Maman, la 3<sup>ème</sup> depuis que je suis blessé, 1 par mois. Nous n'avons pas le droit à plus. J'y mets même dans la dernière ma photographie, puis je me prépare au départ. Les sœurs me donnent tout (chemise, caleçon, chaussettes, gilet de laine, tricot etc....) et le tout en double.

En plus comme souvenir d'elle la sœur me donne un joli cache col blanc, 2 mouchoirs. Elle me donne aussi 1 livre de chocolat, devant tant de bonté j'ai peine à retenir mes pleures et la journée se passe triste, mes pensées vont tantôt à toi maman tantôt aux êtres bons que je quitte. Je passe une bonne nuit mais à 5h je me lève pour faire mes adieux et aller entendre la messe avec les sœurs, nous sommes environ 20 et cela leur fait plaisir que nous ayons tant de courage ce jour qui doit nous séparer d'elle.

J'envisage d'avance, le froid la faim et la couchette de paille froide des prisonniers de guerre. Enfin la matinée va passer sans autre incident quand tout à coup le directeur de l'hôpital vient à 10h dans ma salle et m'appelle en me disant qu'il y avait 1 paquet pour moi. N'en pouvant croire mes oreilles je viens et en effet je reconnais l'écriture d'Henri. Je défais le fils à la hâte et regarde le contenu pensant trouver une lettre ou un bout de billet. Hélas rien, enfin je suis tout de même content car je vois que vous savez que je ne suis pas mort que j'en ai pas même encore envie de mourir.

Dans quelle angoisse vous deviez être tous et toi surtout petite Maman, enfin je pense que vous êtes maintenant rassurés surtout si vous avez reçu mes dernières lettres.

L'heure du dîner arrive et les nouvelles n'ayant ?? (page 43) tout soucis je mange avec un appétit de Gargantua, alors que la veille je n'avais rien mangé pour ainsi dire trop émotionné en pensant quitter cette maison où j'étais l'enfant gâté.

Afin de digérer mieux le si bon dîner que j'ai fait, je me rends au jardin là je trouve un rassemblement de camarades qui écoutent le canon. En effet le canon que l'on entend depuis 2 mois se fait entendre aujourd'hui d'une façon inquiétante pour les Allemands, il n'y a pas encore 5 minutes que je suis là lorsqu'une sœur vient nous chercher car les Allemands sont en armes dans la cour nous attendant pour le départ, nous avons vingt minutes pour nous préparer.

Mes musettes sont toutes prêtes depuis hier, nous avons tout ce qui faut alors je dis au revoir aux sœurs qui pleurent tous, l'une ne peut pas même venir jusqu'à la porte. Dans la cour nous sommes mis par 4 et sans attendre nous partons, un dernier geste d'adieu et voilà nous avons passé la porte alors nous sommes conduits à la caserne de Sedan. De nombreux civils nous suivent, nous donnent du tabac et des cigarettes. Enfin après avoir resté 1/2 heure à la caserne l'on nous conduit à la gare et après un dernier adieu aux gens de Sedan nous montons dans le train. Les Allemands baïonnettes au canon sont dans le wagon avec nous.